

HISTORIQUE DE LA R-A

HISTORIQUE DE LA R-A PAR RENÉ BARBIER

Pour citer cet article

Barbier R [2006], Historique de la recherche-action par René Barbier, document électronique (disponible sur http://foad.iedparis8.net/claroline/courses/8327/document/barbier_rechercheaction/01.Historique.html)

Résumé

Il est difficile de comprendre les développements actuels de la recherche-action sans revenir sur ses fondements historiques (Hess 1983). Sans s'attacher outre mesure à la phase archaïque de la recherche-action, deux périodes se dégagent, en fonction de son processus de radicalisation épistémologique.

La période plus américaine d'émergence et de consolidation entre les années qui précèdent la Seconde Guerre Mondiale et les années 1960.

La période de radicalisation politique et existentielle, plus européenne et canadienne, depuis la fin des années soixante jusqu'à nos jours.

Table des matières

1. LA PÉRIODE D'ÉMERGENCE ET DE CONSOLIDATION

1. LA PÉRIODE DE RADICALISATION POLITIQUE ET EXISTENTIELLE.

1. LA PÉRIODE D'ÉMERGENCE ET DE CONSOLIDATION

Comme toute discipline scientifique la recherche-action ne naît pas spontanément. Elle prend ses racines dans un passé plus ou moins lointain.

Il faudrait sans doute en exhumer les racines dans les méthodes d'investigation proposées par des chercheurs en sciences sociales du XIX^{ème} siècle et du premier quart du XX^{ème} siècle. Je pense à l'Enquête ouvrière de Karl Marx qui en son temps provoquait les ouvriers des manufactures à réfléchir sur leurs conditions de vie par le truchement de réponses à une enquête par questionnaire conçue comme un instrument militant. Mais encore aux monographies des budgets familiaux des ouvriers européens de Frédéric Le Play qui inauguraient les premières esquisses d'une sociologie qualitative. En Europe, et en France tout particulièrement, c'est l'école sociologique d'Émile Durkheim qui l'emporta en éclipsant les Le Playsiens et leurs continuateurs travaillant sur des monographies comme l'ont fort justement montré Antoine Savoye (1994) avec Bernard Kalaora (1989). Désormais les faits sociaux seront considérés comme des choses et les statistiques deviendront l'auxiliaire indispensable de toute enquête sociologique. Certes en Allemagne il n'en fut pas de même grâce à l'influence d'une tendance philosophique forte en sciences sociales. Des auteurs comme Wilhelm Dilthey, Ferdinand Tönnies, Georg Simmel, Alfred Vierkandt ou Max Weber ont maintenu ferme la nécessité de comprendre avant d'expliquer les situations sociales.

Aux États-Unis, l'École de Chicago, en concurrence avec les universités de New York et de Philadelphie, va développer une voie de recherche originale et implicationnelle en liaison avec les problèmes sociaux urbains de la première moitié de notre siècle (Coulon 1991). L'industrialisation massive et la migration démographique de personnes venues de l'étranger ou du sud, vers les villes du nord, avec son cortège de délinquance juvénile et de problèmes de sociabilité, suscitent une demande sociale de sciences humaines efficaces, portées par des techniciens sociaux (social workers) qui se formeront de plus en plus à l'université. Inspirés par l'École de Chicago, les Chicago Area Projects font participer les gens du quartier dans la réalisation du programme d'aide sociale. Les sociologues de terrain identifient les résidents dotés d'un leadership dans la communauté et forment des personnels qualifiés. Comme le souligne Nicolas Herpin, l'idéal est bien de recruter des autochtones comme travailleurs sociaux volontaires (Herpin, 1973) même si la formation qualifiante reçue constituera à la longue un groupe professionnel de moins en moins issu du quartier. Une des méthodes inventées à Chicago à cette époque - les life stories - resurgira dans les années 50-60 sous forme d' "histoire de vie" en sciences sociales, tant aux États-Unis d'Amérique (Oscar Lewis,

1983) qu'en Europe, après le déclin de l'empirisme abstrait (les "questionnaires d'opinion") et du règne de la Suprême théorie de Talcott Parsons (Charles Wright Mills, 1969).

L'entre deux guerres voit également aux États-Unis, l'apparition d'un courant de psychologie industrielle dit de "human relations" d'Elton Mayo à Roethlisberger qui prépare le terrain à une participation plus active des membres d'une organisation. En France ou en Suisse ce n'est pas avant les années soixante dix que nous verrons un courant "histoire de vie" émerger au CNRS avec Daniel Bertaux (1974) et, en formation des adultes dans les universités, avec Gaston Pineau (1983), Pierre Dominicé (1990) ou Christine Josso (1991). En Allemagne, la recherche-action sera plus politique et en Angleterre elle s'ouvrira de plus en plus aux praticiens, en redéfinissant ainsi la spécificité de ce type de recherche.

On s'accorde en général pour soutenir que l'origine de la recherche-action revient à Kurt Lewin, psychologue d'origine allemande, naturalisé américain, durant l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale. Certains pensent cependant que John Dewey et le mouvement de l'École nouvelle après la Première Guerre mondiale ont constitué un premier type de recherche-action par l'idéal démocratique, le pragmatisme et l'insistance sur l'habitude du savoir scientifique chez les éducateurs comme chez les éduqués (Anne-Marie Thirion, 1980). Georges Lapsade attribue l'invention du terme recherche-action à un anthropologue John Collier qui proposa que les découvertes de type ethnologique faites aux USA sur les indiens des réserves soient utilisées au bénéfice d'une politique favorable à ces derniers (Lapsade, 1991, p.143).

Revenons à Kurt Lewin. Personnage étonnant, imaginatif et chaleureux, que ce professeur à l'université de Berlin, spécialiste de la Gestalt Psychologie, fuyant le Nazisme dès 1933 pour rejoindre les États-Unis dont il adoptera la nationalité et la mentalité collective. K. Lewin va développer l'Action-research en tentant de résoudre des problèmes posés par l'antisémitisme, l'insertion d'usines dans des régions rurales à la main d'oeuvre peu habituée aux rythmes de travail des villes du nord, comme à la Harwood Manufacturing Corporation en 1939.

On cite souvent la célèbre recherche de K. Lewin, durant le temps de pénurie de la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle le Gouvernement américain avait utilisé ses compétences pour tenter de convaincre les ménagères américaines de s'approvisionner en bas morceaux de viande (coeurs de boeuf, rognons, tripes), traditionnellement peu goûtés par ce type de public (Lewin, 1965). L'explication psychosociologique et socioculturelle de l'inhibition alimentaire, qui résulte de la recherche, ne permet pas de connaître les raisons peut-être plus inconscientes, en termes de phantasmatisation sexuelle, comme l'a bien noté Didier Anzieu (1975). Mais elle a permis à la recherche-action de prendre appui sur l'action des groupes et la nécessité de faire participer les gens à leur propre changement d'attitude ou de comportement dans un système interactif. Comme l'affirmait K. Lewin : "Quand nous parlons de recherche, nous sous-entendons Action-Research c'est à dire une action à un niveau réaliste toujours suivie par une réflexion autocritique objective et une évaluation des résultats. Puisque notre but est d'apprendre vite, nous n'aurons jamais peur de faire face à nos insuffisances. Nous ne voulons pas d'action sans recherche, ni de recherche sans action". (cité par Marrow, 1972). De même, avec son équipe du Bureau des Services Stratégiques (O.S.S.), il s'attaque aux questions du moral des populations dans les nations ennemies et aux États-Unis, aux techniques de guerre psychologique, au genre de commandement efficace...

Dès 1946, un peu avant sa mort (1947), K. Lewin découvre l'importance du Training Group lors d'un atelier d'entraînement au changement personnel organisé avec des travailleurs sociaux et des éducateurs qui voulaient en savoir plus sur ce que racontaient les membres de l'équipe d'encadrement.

La mort prématurée de K. Lewin arrête ses travaux qui seront repris par ses élèves et par d'autres chercheurs. Les études d'Action-Research se multiplient après la guerre. Dans le domaine industriel, elles portent sur les décisions de groupe, l'auto-organisation, la formation des cadres, la modification des stéréotypes, la résistance au changement. La recherche-action s'ouvre au travail social, renouant ainsi avec les travaux de l'École de Chicago, par l'examen du comportement des bandes d'adolescents, l'influence des lois sur le changement social (numerus clausus dans les universités à l'égard des Juifs), l'intégration des vendeurs noirs, la solidarité de groupe, l'intégration dans les immeubles d'habitation. Bientôt on pourra dénombrer quatre types d'Action-Research :

- L'Action-Research de diagnostic qui vise à produire des plans d'action demandés. L'équipe de chercheurs fait irruption dans une situation existante (émeute raciale, acte de vandalisme), établit un diagnostic et recommande des mesures curatives.
- L'Action-Research en participation qui implique les membres de la communauté en péril dans le processus de la recherche dès le départ (étude de Northtown, près de New-York, sur l'autoexamen des attitudes discriminatoires d'une communauté de 40000 habitants en 1948).
- L'Action-Research empirique qui consiste à accumuler les données des expériences d'un travail quotidien dans les groupes sociaux semblables (par exemple des clubs de jeunes garçons). Ce

type de recherche va conduire au développement graduel de principes plus généraux comme l'a déjà démontré la médecine clinique.

- L'Action-Research expérimentale qui exige une étude contrôlée de l'efficacité relative des différentes techniques dans des situations sociales à peu près identiques.

K. Lewin mettait volontiers l'accent sur le pôle recherche dans sa conception. Peu à peu le pôle action deviendra plus important.

La recherche-action s'oriente vers une participation croissante des populations concernées. On glisse du chercheur à l'intervenant et à l'agent de changement avec le courant praxéologique du "planned change" (Bennis, Chen et Benne). Jacques Ardoino rappelle les différentes perspectives de la recherche-action dans le cours de son développement (1989) :

- - Une perspective axiologique visant à réduire le poids de la souffrance humaine en travaillant les dysfonctionnements sociaux et en privilégiant les formes de gestion démocratique.
- - Une perspective praxéologique qui optimise l'action et aide à la décision.
- - Une perspective méthodologique, écartelée entre une clinique des situations sociales encore à l'état d'ébauche, et une option résolument expérimentaliste.
- - Une perspective épistémologique qui, déjà avec K. Lewin, propose une théorie du champ et du contexte, et une opposition entre un mode de pensée aristotélicienne et un mode de pensée galiléenne.

Dans l'après-guerre la recherche-action va essaimer au Japon (J. Misumi), en Angleterre (Tavistock Institute avec E. Jaques et la socio-analyse à la Glacier Metal (Jaques, 1972), F. Emery, H. Bridger, E. Trist), en Allemagne (Heinz Moser, Otto Lüdemann), en France (A.N.D.S.H.A., A.R.I.P., J. Ardoino, M. Pagès, J. Dubost, A. Lévy, J.C. Rouchy, E. Enriquez). Mais c'est au Canada, en Angleterre et en France, à partir des années soixante dix, que la tendance plus radicale s'accroît.

1. LA PÉRIODE DE RADICALISATION POLITIQUE ET EXISTENTIELLE.

De nombreux ouvrages décrivent l'histoire, les fondements et la méthodologie de la recherche-action. A les lire nous pouvons croire qu'elle correspond à une mosaïque d'approches plus ou moins démarquées des démarches scientifiques classiques. S'il est vrai que la recherche-action peut se concilier apparemment, en tant que simple recherche empirique, avec des méthodes de recherche traditionnelle, il n'en va plus de même lorsqu'on la replace sur le plan de la réflexion épistémologique. La recherche-action suppose une conversion épistémologique, c'est à dire un changement d'attitude de la posture académique de chercheur en sciences humaines. Lorsque la recherche-action devient de plus en plus radicale, ce changement résulte d'une transformation de l'attitude philosophique du chercheur concerné à l'égard de son propre rapport au monde. Peut-être s'ouvre-t-il à l'interrogation du poète Yves Bonnefoy, "le concept est-il l'artisan d'une fuite ?". C'est le cas dans les recherches-actions existentielles lorsqu'elles ne se bornent pas à être des objets de mode.

Je fais même le pari que cette ouverture révolutionnaire vers une recherche-action intégrale en est encore à ses premiers balbutiements et qu'elle débouchera sur une recherche-action transpersonnelle, à la fois éminemment personnelle et communautaire, réunissant les trois pôles intégrés de l'être humain (corps, âme et esprit, imaginaire pulsionnel, imaginaire social et imaginaire sacré) dans les prochaines dizaines d'années.

Trop d'étudiants abordent une recherche dans l'optique d'un simple truchement méthodologique, un nouveau gadget scientifique, en croyant que "faire de la recherche-action" est dans le vent. Parfois ils hésitent entre la méthode d'histoire de vie et la recherche-action et choisissent en fonction d'inclinations plutôt imaginaires. Ils ne se rendent pas compte que, tant pour la recherche-action que pour l'histoire de vie, il s'agit d'un autre regard sur la scientificité des sciences de l'homme et de la société que le chercheur ne doit pas prendre à la légère car il y a des risques institutionnels et personnels à suivre cette voie :

- Institutionnels pour ceux qui ont un souci de carrière universitaire. Encore à l'heure actuelle la recherche-action est loin d'être la meilleure voie pour réussir vite et bien dans le monde académique. Je conseille toujours aux étudiants peu aventureux de passer par des chemins plus classiques et de suivre une voie monodisciplinaire bien balisée par une figure de proue intellectuellement irréprochable dans l'ordre de la cité savante. La recherche-action ne convient ni aux "tièdes", ni aux farfelus, ni aux esprits formalistes, ni aux étudiants qui ont un poil dans la main.
- Personnels parce que la recherche-action dans son intersubjectivité conduit inévitablement le chercheur vers des régions de lui-même qu'il n'avait sans doute pas envie d'explorer.

Nous verrons dans cet ouvrage les tenants et les aboutissants de ce type de problématique.

Ce n'est guère avant les années soixante dix que la réflexion sur la nature même de la recherche-action a pris un virage plus radical.

En Allemagne avec Heinz Moser (1975, 1977) la recherche-action devient nettement plus engagée et "émancipatoire" dans la perspective d'une philosophie proche de l'École de Francfort (de Jürgen Habermas en particulier) (Dubost, Lüdeman, 1977). Le problème de la recherche-action n'est pas un nouvelle logique de recherche à conquérir mais celle d'une nouvelle stratégie qui se démarque de la recherche expérimentale parce que cette dernière comporte intrinsèquement une logique artificielle quant à la réalité vivante.

En France, à la même époque, je tente d'ouvrir le questionnement dans le même sens en proposant la théorie de la recherche-action institutionnelle dans une ligne théorique qui articule la sociologie de Bourdieu et Passeron, la recherche-action lewinienne et la psychosociologie française, la théorie marxiste minoritaire de Henri Lefebvre, de Cornelius Castoriadis, de Lucien Goldmann et la théorie de l'analyse institutionnelle avec René Lourau et Georges Lapassade (Barbier 1977). Résultat d'une thèse de sociologie largement monographique cette théorisation reste encore en deçà d'une ouverture plus multiréférentielle en sciences humaines que je proposerai quinze ans plus tard dans l'Approche Transversale (1992, 1997).

En Suisse Matthias Finger (1981) s'appuie sur l'interactionnisme symbolique de Henri Blumer et les thèses de J. Habermas, comme les propositions de H. Moser pour pousser la réflexion épistémologique le plus loin possible dans le sens d'une prédominance de la réflexivité collective (le "Diskurs") dans la démarche de la recherche-action. Il radicalise l'optique plus classique de la recherche-action développée dans le projet "Rapsodie" (Linda Allal, Jean Cardinet, Philippe Perrenoud, 1979).

En Belgique les chercheurs organisent un colloque sur les "Méthodologies et pratiques de la recherche-action" à Bruxelles en décembre 1980. (Revue de l'Institut de Sociologie, 1981)

Dans la ligne de l'intervention institutionnelle, les sociologues institutionnalistes ou de la coopération et les psychosociologues français (Jacques Ardoino, Henri Desroche, André de Péretti, Patrick Boumard, Jean Dubost, Guy Le Boterf, André Lévy, Gérard Mendel, René Lourau, Rémi Hess, Georges Lapassade, Eugène Enriquez, Max Pagès, etc....) discutent également de la place plus ou moins marginale de la recherche-action dans l'ordre des sciences sociales.

Les Américains G.I. Susman et R.D. Evered dès 1978, dans une perspective radicale, formalisent sans faire de compromis les différences essentielles entre la sciences positives et la recherche-action. Déjà dès 1965 avec I.L. Horowitz et le mouvement des "radical caucuses", la sociologie américaine se radicalise en dénonçant le projet "Camelot" qui propose d'envoyer des chercheurs en sciences sociales dans les zones "chaudes" du monde pour étudier les mouvements de contestation politique. Saül Alinsky en travail social développe une méthode d'intervention efficace comme Danilo Dolci l'avait réalisée en Italie et Alfred Mac Clung Lee dans son "humanistic sociology" (1973) ouvre la voie à la sociologie d'intervention (Hess, 1981, 117-133). En Amérique latine, la sociologie radicale s'était liée au militantisme révolutionnaire avec Camilo Torrès, Luis A. Costa Pinto, Florestan Fernandez, Orlando Fals Borda et en éducation populaire avec la "pédagogie des opprimés" de Paulo Freire. (Barbier, 1977, 51-58,)

De leur côté les sociologues britanniques avec Lawrence Stenhouse, John Elliott et Clem Adelman proposent une réactualisation d'un "nouvelle recherche-action" à travers leurs travaux en ethnographie de l'école. Nelly P. Stromquist qui travaille au Canada, oppose systématiquement en 1986 la sociologie classique à la recherche-action. Wilfred Carr et Stephen Kemmis définissent en 1983 la recherche-action comme une forme de recherche effectuée par des praticiens à partir de leur propre pratique (Lapassade 1989). Ils rejoignent les thèses défendues depuis longtemps par Ruth Canter-Kohn (1985) et par la problématique des "savants de l'intérieur" de Patrick Boumard (1989). Les années quatre vingt portent l'interrogation vers une recherche-action existentielle (Barbier 1983 a, b, c) en même temps qu'elle apparaît dans toute sa diversité un peu chaotique (Gabriel Goyette, Michelle Lessard-Hébert, 1987, Marie-Anne Hugon, Claude Seibel, 1988).

Au Québec, la recherche-action par les praticiens se veut "intégrale" avec André Morin, dans une ligne théorique liée au "systèmes ouverts en technologie éducationnelle" de Constantin Fotinas. (1992) et de Henri Desroche. Ce qui n'empêche pas d'autres chercheurs du même pays de développer des recherches-actions beaucoup plus "lewiniennes" et expérimentales (Michelle Lessard-Hébert, 1991, Revue Internationale d'Action Communautaire, 1981).

Bien que Raymond Boudon ne dise pas un mot de la recherche-action dans sa réédition en 1976 de son "que sais-je" sur Les méthodes en sociologie, elle paraît cependant animer déjà bien des chercheurs. En 1993, Madeleine Gravitz lui consacre un long chapitre dans sa 9^{ème} édition de son Manuel des sciences sociales.. En 1987, Jean Dubost propose une définition princeps de la

recherche-action au terme d'une longue investigation : "action délibérée visant un changement dans le monde réel, engagé sur une échelle restreinte, englobée par un projet plus général et se soumettant à certaines disciplines pour obtenir des effets de connaissance ou de sens". (Dubost, 1987, p. 140).